

On appelle ça un ovule, mais le vrai mot c'est ovocyte. Alors pourquoi est-ce qu'on dit ovule ? Pour faire la paire avec spermatozoïde. Qui dit spermatozoïde dit ovule. Avant, j'allais à la bibliothèque de l'école, mais pour emprunter des livres c'est com-

MIEKO KAWAKAMI

# Seins et œufs

roman traduit du japonais par Patrick Honoré

pliqué, et puis il n'y en a pas beaucoup, c'est tout serré, c'est sombre, et dès que quelqu'un arrive il regarde pour savoir ce que tu lis, c'est répugnant. Alors maintenant je vais à la vraie bibliothèque avant de rentrer à la maison.

*ACTES SUD*

## LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

A quarante ans, Makiko est envahie par l'obsession de se faire refaire les seins, une lubie que sa fille de douze ans ne supporte absolument pas. Conflits mère-fille, vertiges de la puberté, les choses prennent un tour très compliqué quand l'adolescente se mure dans le silence.

Toujours plus déterminée dans ses choix, Makiko décide de rejoindre sa soeur à Tokyo ; de dix ans sa cadette, Natsu est célibataire, et c'est dans son minuscule appartement que mère et fille vont lui imposer leurs problèmes.

Alternant le récit de Natsu et le journal intime de l'adolescente, ce livre percutant, provocant et drôle explore le regard de trois générations de femmes japonaises liées par une tendresse muette face à leur propre représentation de la féminité. Au coeur de la mégapole et le temps de quelques jours, les cartes de chacune sont redistribuées et le jeu de rôle est ouvert.

MIEKO KAWAKAMI

*Mieko Kawakami a trente-cinq ans. Diplômée de philosophie, musicienne, actrice et romancière, elle a été élue Femme de l'année en 2008 par le magazine Vogue Japan et ne cesse aujourd'hui d'apparaître sur la scène artistique et intellectuelle japonaise.*

Titre original :

*Chichi to ran*

Editeur original :

Bungeishunju Ltd.

© Mieko Kawakami, 2008

French translation rights arranged

with Mieko Kawakami/Bungeishunju Ltd.,

through le Bureau des Copyrights français, Tokyo.

© ACTES SUD, 2012

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-00805-5



MIEKO KAWAKAMI

# SEINS ET ŒUFS

roman traduit du japonais  
par Patrick Honoré

*ACTES SUD*



*On appelle ça un ovule, mais le vrai mot c'est ovocyte. Alors pourquoi est-ce qu'on dit ovule ? Pour faire la paire avec spermatozoïde. Qui dit spermatozoïde dit ovule. Avant, j'allais à la bibliothèque de l'école, mais pour emprunter des livres c'est compliqué, et puis il n'y en a pas beaucoup, c'est tout serré, c'est sombre, et dès que quelqu'un arrive il regarde pour savoir ce que tu lis, c'est répugnant. Alors maintenant je vais à la vraie bibliothèque avant de rentrer à la maison. Au moins je peux utiliser les ordis autant que je veux. Et puis j'en ai marre de l'école. C'est nul. Oui, je sais, c'est nul de dire que c'est nul, parce que l'école, c'est juste un mauvais moment à passer, alors que la maison c'est pas pareil. J'ai du mal à penser aux deux en même temps. Mais avec du papier et un stylo, je peux écrire ce que je veux où je veux, ça ne coûte rien, c'est chouette. Ce qui s'appelle mettre ses idées sur le papier. Par exemple on peut dire détester, ou être dégoûtée de. Mais je trouve que*

*c'est répugnant, ça donne mieux l'idée. Alors je m'entraîne à écrire le mot. Répugnant. Répugnant.*

*Midoriko*

Puisqu'elles arrivaient d'Osaka, je ne pouvais pas les manquer : le quai, dans cette configuration, il n'y en a qu'un, et j'avais entré l'heure à l'avance sur mon portable. En un clic c'était en mémoire, de ce côté-là j'étais tranquille. En passant devant l'invraisemblable quantité de piliers enrobés d'affiches sur papier pelliculé, je suis quand même restée plutôt perplexe devant le motif imprimé sur le kimono de la vieille actrice, genre lapin couché ou gâteau de riz pilé. Comme motif de pub... Coup d'œil sur le panneau électronique pour vérifier, je prends l'escalier – et ça rate pas : je me surprends en train de compter les marches. Sur le quai, le déluge sonore que vomit le Shinkansen manque me faire chanceler. Mais heureusement je les ai aperçues tout de suite.

Je ne pouvais effectivement pas les manquer, vautrées sur le banc malgré la foule des usagers qui les frôlaient de partout, même pas assises sur leurs fesses, sur leurs reins, plutôt. Y a pas à dire le manque d'énergie qu'elles dégageaient faisait contraste avec tout ce qui les entourait, et quand j'ai accouru vers elles en leur lançant un bonjour, j'ai immédiatement remarqué le malaise auquel je m'attendais entre



les deux. Elles m'ont reconnue, elles ont levé les yeux, se sont mises debout et se sont étirées.

Midoriko a grandi depuis tout ce temps, et tout en minceur. Pas la moindre trace de viande sur les mollets, aucune rondeur là où il faut, on dirait un flamant rose ! Je n'en ai jamais vu, mais bon. Avec des jambes d'une longueur ! On dirait qu'elles lui ont poussé directement du ventre à travers les boyaux. Alors pour lui dire un mot de bienvenue sans faire trop guindée, j'ai improvisé :

— Eh bien dis donc, c'est tes jambes, ça ? Elles vont jusqu'où ?

J'ai voulu lui tapoter les hanches pour tâter, elle s'est rétractée sans un mot. Cela dit, ce qui m'a étonnée, ce qui m'a cloué le bec pendant une seconde en tout cas, ce n'est pas tant l'absence de formes de Midoriko que de celles de Makiko. Parce que question charmes je n'irais pas jusqu'à dire que Makiko ait jamais été du genre glamour pulpeuse, mais l'impression que j'en gardais, de figure comme du reste, c'était quand même plutôt du plein, du rond, disons, et pas cette chose ratatinée. Le brun-rouge lavasse et sans âme de ses cheveux mi-longs par exemple, comme si toute sa vitalité lui avait goutté par les pointes. Il y avait de la faute aux produits de permanente et de coloration, sans doute, mais quand même. Fagotée dans un haut de survêt gris à capuche encombré de mots en anglais et effets de relief, un jeans cartonneux et des sandales genre

mules, et avec ça un rouge à lèvres voyant et baveux, un fond de teint bon marché mais surtout d'une nuance sans rapport avec sa peau, tartiné n'importe comment jusqu'à s'accumuler dans les rides, avec la limite bien visible à hauteur du cou... Alors quand j'ai vu ma Makiko comme en train de flotter, lugubre, au milieu des innombrables visages qui défilaient sans discontinuer sur ce quai de gare, je l'ai trouvée tellement incongrue qu'au lieu de lui lancer, avec un coup de coude comme j'aurais fait avant : "Toi, tu as encore eu la main lourde !" j'ai été prise de court et tout ce que j'ai pu dire, avec un sourire, en lui prenant son sac de voyage des mains, c'est :

— Laisse, je vais le porter.

Makiko, c'est ma sœur aînée. Midoriko est sa fille, autrement dit ma nièce. Moi – sa tante, eh oui – je suis célibataire. De son côté Makiko est séparée d'avec le père de Midoriko depuis au moins dix ans. Autrement dit, depuis qu'elle a l'âge de se rappeler, Midoriko n'a jamais vécu avec son père, et comme je ne crois pas avoir entendu dire que sa mère le lui ait présenté, elle ne doit pas le connaître. Ce qui n'a pas grande importance, mais bon, c'est pour ça que jusqu'à maintenant nous avons toutes les trois le même nom de famille. En temps normal la mère et la fille habitent à Osaka, mais cet été, à la demande de Makiko,

elles sont venues passer trois jours chez moi à Tokyo, dans mon appartement.

Makiko m'avait téléphoné un mois plus tôt à propos de son projet de monter à Tokyo.

— Je vais me faire refaire la poitrine.

Après ça, je m'attendais à quelque chose comme : "Qu'est-ce que tu en penses ?" C'est tout de même bien pour ça qu'elle m'appelait en longue distance au milieu de la nuit après son travail, non ? Eh bien, du début jusqu'à la fin, elle n'a pas trouvé le courage de me demander mon avis. Elle passait de "Je le fais si je veux" à "Moi ? Vraiment ? Je peux ?" et retour, avec une telle frénésie que j'avais l'impression que le temps ne devait pas s'écouler à la même vitesse ici et là-bas.

Ce n'est pas que Makiko ait toujours été de caractère maussade. Mais elle n'a jamais été une grande bavarde non plus. Déjà quand elle était petite elle était plutôt, disons, sur la réserve. Je me souviens que notre mère avait été convoquée à l'école par son professeur principal. "Peu sociable..." Elle n'avait pas beaucoup d'amies, mais il faut avouer que de ce point de vue j'étais pareille, alors finalement on se retrouvait toujours ensemble. Elle me prenait sur son porte-bagages et elle pédalait. Qu'est-ce qu'on a pu faire comme tours du quartier ! Chaque fois que je repense à cette époque je revois Makiko en train de se ronger furieusement les ongles. Elle continuait

jusqu'au sang, même quand il n'y avait plus rien à ronger. Avait-elle gardé cette manie ? Voilà ce que je me demandais au bout du fil. Si bien que tout en lui entendant répéter "augmentation mammaire", "augmentation mammaire", "grosse poitrine", plus ça allait et moins je comprenais ce dont il s'agissait, et pourtant ce n'était pas faute d'essayer de me concentrer. Mais de qui parle-t-elle, enfin ? Les sons tournaient dans ma tête, je perdais la conscience d'être en train de parler à ma sœur et ça me donnait mauvaise conscience.

Ces coups de fil nocturnes plusieurs jours de suite commençaient à me rendre folle. Jamais elle n'avait fait cela avant. Quatre nuits de suite pour parler pendant une heure uniquement de mammoplastie, de techniques diverses et variées d'augmentation mammaire, et que sa décision était prise... Enfin, qu'elle ne pensait qu'à ça, disons. Quand, entre deux tirades, comme par hasard :

— ... Depuis un bout de temps ça ne marche pas très bien avec Midoriko.

J'étais déjà plus ou moins au courant, et la question me préoccupait suffisamment pour me dire que c'était plutôt de cela que nous devions parler. Mais elle me bombardait tellement de son histoire d'augmentation mammaire, même pour ne rien dire, que je n'avais trouvé aucune prise pour arrêter son char, me bornant à marquer le rythme de sons inarticulés. Et voilà que mettant soudain Midoriko sur le tapis sous un prétexte quelconque,

comme si depuis tout à l'heure elle ne faisait que tourner autour du pot, en changeant de ton :

— Bah, Midori, ça va...

Et tout de suite après :

— Mais tu sais quoi ? Maintenant, on correspond. On s'écrit, figure-toi, on s'écrit !

— On s'écrit ? Ça veut dire quoi, ça ?

— Moi je parle, bien sûr... Moi je parle, et Midori, elle m'écrit, tu te rends compte ? Elle ne parle pas. Elle ne parle plus. Ça fait bientôt six mois.

Et puis :

— Six mois, c'est trop long, tu penses ?

Puis :

— C'est long, non ?

Puis :

— C'est un peu long, évidemment...

Puis :

— Non mais attends, bien sûr moi aussi je lui ai demandé pourquoi, au début, tu penses bien. Mais rien du tout ! Tu imagines ? Je lui ai demandé si c'était à cause de moi, si je lui avais fait quelque chose. Mais elle n'a pas répondu. Elle ne parle plus, d'abord. Mais ce n'est pas qu'elle est fâchée, non non non. Je suis embêtée, tu comprends. Je suis bien embêtée, c'est vrai. Mais je me dis que c'est l'âge. Ça arrive à cet âge-là.

*Dans la classe, la plupart ont déjà eu leurs premières marées, et aujourd'hui je me suis*

*demandé pourquoi on appelait ça premières marées. “Premières”, je comprends, mais pourquoi “marées” ? Alors j’ai cherché, mais la seule chose que j’ai trouvée, c’était : “Premières marées : premières règles”. Franchement abusé. Alors j’ai cherché à “marée”, et là c’était expliqué que les masses fluides marines se déplacent en fonction de l’attraction de la Lune et du Soleil, bref, montent et descendent, quoi. D’où “onde” et “par analogie période”. Là où je n’ai pas compris, c’est que ça veut aussi dire “charme”. Alors j’ai cherché à “charme”. Là aussi, il y avait plein de sens différents, mais du premier coup j’ai repéré que “faire du charme” peut vouloir dire “attirer l’attention d’un client”, ou “faire sentir l’intérêt d’une chose”. Quel rapport avec les premières marées et du sang qui commence à vous couler entre les jambes, là je dois dire que je pige pas. Ça m’a énervée.*

*Midoriko*

Makiko a trente-neuf ans, quarante à la fin de l’année. Elle est actuellement hôtesse dans un bar. Si je dis ça, on va croire qu’on a tout compris, mais d’abord des hôtesse il y en a de toutes sortes. En fonction du quartier, on peut deviner le salaire, le type de clientèle, le type de service. Bien sûr, à Osaka, il y a des quartiers de bars où on boit comme à l’abattoir, mais celui où travaille Makiko, c’est dans le quartier de Kyôbashi. C’est très local, disons,

pas du tout le genre d'endroit où on va pour trouver quelque chose de classieux. C'est rempli de *nomiya*\* où on consomme debout et de *game centers* aux couleurs fanées, où contre une librairie indépendante dont la bi-coque penche d'un côté on trouve un restaurant de viande grillée long et étroit comme un couloir, lui-même accolé à un club de rencontres clinquant à piquer les yeux ; ensuite on a un restaurant de fugu\*\*, sauf que dès la première bouchée tu peux être sûre que celui-là n'a jamais vu de vrai fugu de sa vie ni de près ni de loin, le fond sonore est gracieusement offert par le pachinko d'à côté, il y a des loupiotes qui clignent, un café très, mais alors très sombre avec des tables de mah-jong intégrées, un graveur de sceaux où personne n'a jamais vu le moindre employé ni le moindre client, et cetera et cetera ; on entend des hurlements de disputes, des rires, il y a des montagnes de bouteilles de bière cassées sur le côté de la rue, c'est un capharnaüm indescriptible. Mais faut pas croire, en fait c'est un endroit de profonde humanité, pas prétentieux, où le petit commerce est surtout... petit. Bien entendu, le moindre boui-boui a son karaoké,

\* Bistrot populaire traditionnel, où la cuisine a essentiellement pour fonction d'accompagner la boisson. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

\*\* Poisson-globe. Une licence spécifique est obligatoire pour préparer le vrai fugu, dont le foie et les gonades sont mortels.